

Jean Marc Dalpé

Numéro 67, mai 1992

Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1992). Jean Marc Dalpé. *Liaison*, (67), 20–21.



Jean Marc Dalpé

Je ne me rappelle plus pourquoi je suis parti. Tanné de Toronto. Besoin de changement. Continuer les aventures. Montréal, c'était un peu par élimination : à quelle autre place est-ce que j'aurais pu aller ? Cela correspond à un moment de transition dans ma vie. Je ne voulais pas m'installer. Je voulais être de passage. Montréal, c'est loin d'être définitif... Depuis que je suis ici, il ne s'est rien passé... ou presque. Ça ne m'a pas apporté de job, en tous cas ! (rires).

Je n'ai jamais pris le temps de vraiment m'installer. Beaucoup d'allées et venues. Un séjour en France... naissance d'une fille... Je ne me suis pas rapproché des gens. Je n'ai pas fait l'effort et j'ai cliqué avec personne.

Natif d'Ottawa, Jean Marc Dalpé a été formé en théâtre à l'Université d'Ottawa et au Conservatoire d'art dramatique de Québec avant de cofonder le Théâtre de la Vieille 17, puis de rejoindre, en 1982, l'équipe du Théâtre du Nouvel-Ontario. Comédien, poète et auteur, il a reçu le prix du Gouverneur général pour sa pièce *Le Chien*. Jean Marc Dalpé a été pendant longtemps un modèle et un chef de file important de la vie artistique franco-ontarienne. Il a déménagé à Montréal en 1989 et se consacre entièrement à l'écriture.

En partant de l'Ontario, je cherchais une sorte d'ouverture sur le monde. Une des choses qui me frustre au Québec ou plutôt à Montréal, c'est cette obsession de soi. C'est facile de chialer contre Montréal, mais c'est sûr que les seuls gens avec lesquels ça clique, ce sont des émigrés, des juifs, des anglophones. Peut-être qu'on cherche toujours une forme de ghetto...

Je me sens très différent des Montréalais. Ici, je ressens très fort le fameux «déclin de l'empire américain». Depuis l'entre-deux guerres, un certain nombre d'auteurs américains (Faulkner, Kérouac) savent que le rêve américain est mort. Actuellement on sent très fort toute la pourriture des rapports sociaux, des rapports entre hommes et femmes, des rapports humains en général.

Il n'y a plus de projet commun, tout le rêve de bâtir est pourri. Qu'est-ce que tout ça a à voir avec Montréal ? Je ne le sais pas. Mais Montréal est une grande ville nord-américaine, les tensions y sont plus palpables. Ici, il reste la paillette et la violence. Et la bête est en Amérique. Elle est ici aussi, au Québec. Dans le nationalisme, il y a toujours une bête.

Actuellement, je me sens plutôt perdu. Je suis planté huit heures par jour dans ma chambre à essayer d'écrire.



J'aurais pu être ailleurs qu'ici et vivre aussi douloureusement ce passage à l'écriture à plein temps. Avant, je faisais plein de choses différentes, je jouais, etc. Mon départ pour Montréal coïncide avec le désir de me consacrer à l'écriture. Pas facile. J'ai une pièce en chantier depuis deux ans. Je voudrais la finir. Après ? Je ne sais pas. Parfois je pense retourner en Ontario. Je n'ai pas de rêves précis, sauf celui que le monde soit beau pour ma fille. Ma colère contre le monde est ma motivation pour écrire. Alors, ici ou ailleurs ?